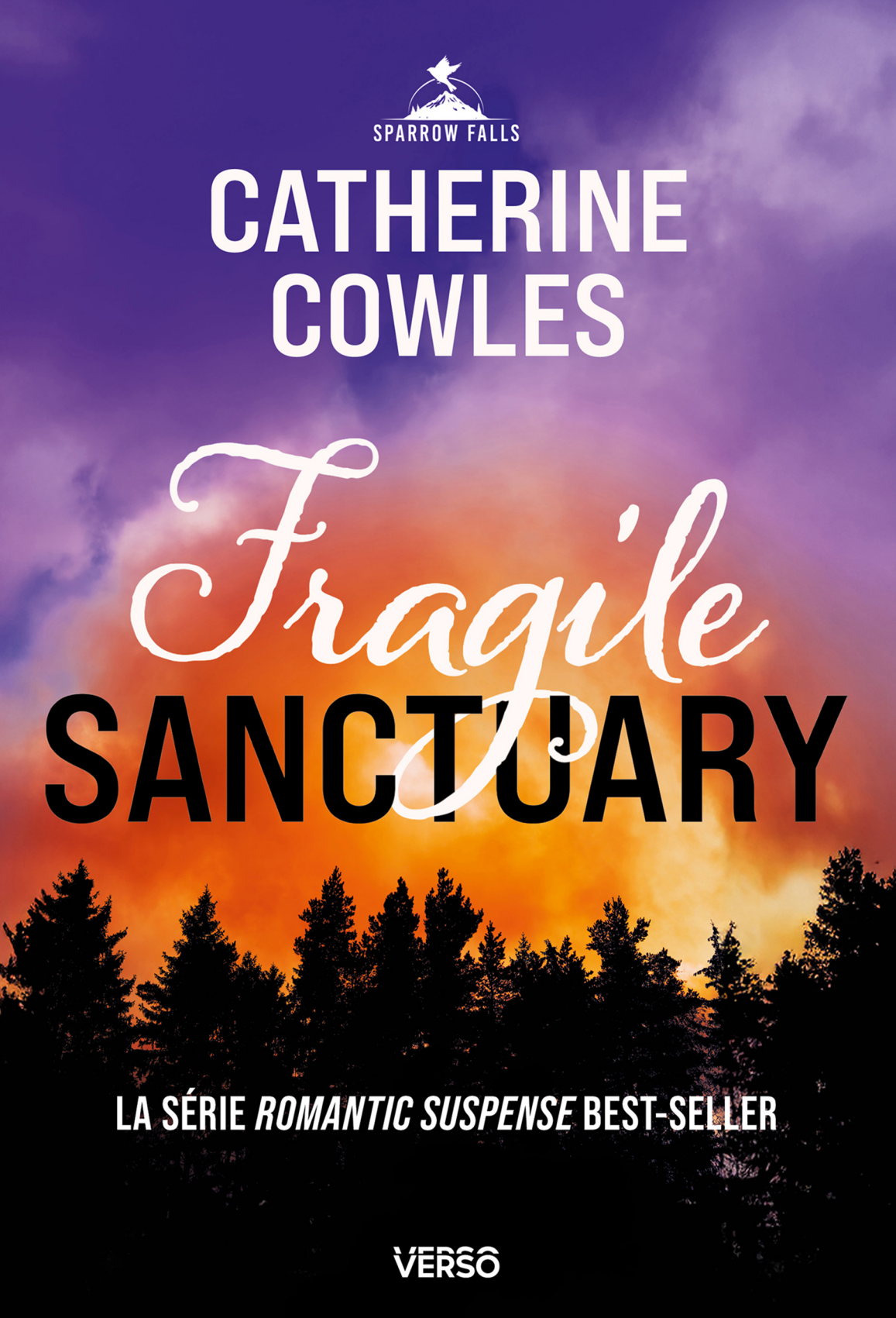

SPARROW FALLS
CATHERINE COWLES
Fragile
SANCTUARY
LA SÉRIE *ROMANTIC SUSPENSE* BEST-SELLER
VERSO

VERSO

un label dirigé par Glenn Tavennec

Fragile SANCTUARY

L'AUTRICE

Autrice, adepte de Coca Light et amoureuse de tout ce qui est mignon et poilu, à commencer par son chien, Catherine Cowles a le nez plongé dans les livres depuis qu'elle sait lire et a finalement décidé d'écrire ses propres histoires. Lorsqu'elle n'écrit pas, on la trouve en train d'explorer son État natal, l'Oregon, en écoutant des podcasts de *true crime*.

LA SÉRIE SPARROW FALLS

Tome 1 : *Fragile Sanctuary*

Tome 2 : *Délicate Escape* (parution octobre 2026)

Retrouvez le label VERSO
sur les réseaux sociaux :
@verso_romans

CATHERINE COWLES

Fragile SANCTUARY

SÉRIE SPARROW FALLS
TOME 1

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécille Ardilly

VERSO

un label des
ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Titre original : *Fragile Sanctuary*
Autopublié pour la première fois en 2023 par The PageSmith LLC.
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Cécile Ardilly
© The PageSmith LLC, 2023

© Éditions du Seuil, sous la marque Verso, 2026,
pour la présente édition

ISBN 978-2-38643-418-1

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À toutes celles et ceux qui connaissent le deuil.
C'est un chemin qui change beaucoup mais ne se termine jamais.
Sachez que vous n'êtes pas seuls. Vous les portez dans votre cœur,
où que vous alliez. Et le monde n'en sera que plus éclatant
à vos yeux en raison de l'amour profond que vous leur avez porté.

Prologue

Rhodes, treize ans

— C'ÉTAIT COMMENT ? me chuchota Fallon tandis que le SUV roulait en nous ballottant sur le chemin de gravier cahoteux.

Elle avait adopté un ton presque solennel, comme si elle parlait de Dieu ou d'un chef-d'œuvre exposé dans un musée.

Ce qui n'était vraiment pas le cas.

Je n'arrivais pas à chasser ce grand sourire béat de mon visage alors que la mère de Fallon nous conduisait à travers la nuit, nous jetant de temps à autre un coup d'œil dans le rétroviseur central comme les mères ont tendance à le faire. Mon ventre effectuait des pirouettes comme si j'étais dans un manège qui n'en finissait pas de tournoyer, propulsée en arrière par la force centrifuge. Mon sourire s'élargit encore.

— Tu vois quand tu es sur les montagnes russes et que tu as l'estomac qui fait des bonds ?

Fallon hocha la tête, ses cheveux ondulés caressant son visage, le regard pétillant.

— C'était comme ça.

Je m'effondrai contre la banquette avec un soupir.

Fallon plaqua les genoux contre sa poitrine et y cala son menton.

— Je savais que Felix te kiffait. Je le *savais*.

Elle parlait à mi-voix, peut-être pour que sa mère ne nous entende pas, peut-être par habitude, elle qui s'exprimait naturellement d'une voix si douce.

Mon ventre refit un soubresaut et un rire bête m'échappa. J'espérais qu'il m'aimait bien. Mais ce que je voulais *surtout*, c'est qu'il me demande de sortir avec lui. Peut-être qu'on irait au cinéma. Ou qu'on se baladerait en ville main dans la main.

Je sentais encore le contact de ses lèvres sur les miennes pendant une, deux, trois secondes dans l'obscurité du placard du sous-sol d'Owen. On y avait passé un total de sept minutes en tête à tête. À parler surtout. Des vacances sur la côte de Felix au printemps et des miennes à New York. Et puis il s'était tu, s'était penché vers moi, et…

— Il a mis la langue ? murmura Fallon dans le noir de l'habitacle.

— Non, couinai-je en me redressant comme un ressort.

Le regard de Mme Colson quitta brièvement la route pour se poser dans le rétroviseur central.

— Quelle mouche vous a piquées toutes les deux ?

Sa question nous fit glousser de plus belle. Je m'affalai sur Fallon en pouffant, sans vraiment savoir pourquoi. Fallon et moi, nous parlions notre propre langue. Même nos éclats de rire produisaient un son qui n'appartenait qu'à nous. Nos familles étaient si proches, d'ailleurs, qu'elle était plus une sœur qu'une meilleure amie à ce stade.

Aucun de nos parents proches ne résidait à Sparrow Falls, raison pour laquelle les Colson avaient pris une place si importante dans notre vie. Nous avions créé des liens très forts, formant un groupe hétéroclite, une sorte de famille choisie, et nous passions les fêtes de Thanksgiving et de Noël ensemble.

Lorsque mes parents nous avaient forcées à quitter New York, six ans plus tôt, ma petite sœur et moi n'avions pas sauté de joie, loin de là. Toute notre vie était à Manhattan. Nous y avions nos amis et notre école. La

dernière chose que l'on désirait au monde, c'était de déménager dans une petite ville de trois mille habitants au milieu de nulle part, dans l'Oregon.

Pourtant, j'étais peu à peu tombée amoureuse de cet endroit. En grande partie grâce à Fallon. Avec son sourire facile, malgré sa timidité, et sa façon d'accueillir tout le monde à bras ouverts – même la petite nouvelle, débarquée de New York, que tous regardaient de travers –, nous étions devenues tout naturellement amies. Fallon était ce qui faisait de Sparrow Falls un lieu si spécial à mes yeux.

Mais il se pouvait que Felix Hernandez lui fasse de l'ombre avec ses cheveux châtain foncé, sa peau bronzée, et ses yeux ambrés hyper expressifs. Rien que de penser à lui, j'en avais des bouffées de chaleur, comme si je me retrouvais soudain sous un soleil de plomb.

Fallon lâcha un soupir envieux.

— Avec mes frères, c'est pas demain la veille qu'un garçon m'embrassera.

Je lui adressai un sourire compatissant, sans la contredire. Fallon avait trois frères aînés. Copeland, son frère de sang. Shepard, son frère adoptif. Et Trace, qui était placé chez eux. Sa mère et sa grand-mère, Lolli, recueillaient sans cesse des enfants en mal de foyer. La plupart d'entre eux ne faisaient que passer, certains ne restant que quelques nuits sous leur toit. Mais Cope, Shep et Trace étaient des membres à part entière de la famille, et avec ces trois énergumènes-là dans sa vie, Fallon était surprotégée.

— Y a quelqu'un que tu aimerais embrasser ? demandai-je.

En général, Fallon gardait ce genre de choses pour elle. Et sa timidité l'empêchait de parler à beaucoup des garçons de notre classe.

Malgré l'obscurité, je vis ses joues s'empourprer.

— Je crois pas. La plupart des mecs de notre promo sont des crétins.

Un gloussement m'échappa.

— Tu marques un point.

Je venais probablement de choper le seul spécimen convenable.

Mme Colson ralentit et le SUV s'immobilisa ; elle se tourna vers nous.

— Premier arrêt pour la brigade des bécasses. (Son regard se posa sur moi, et un voile chaleureux se déploya sur son visage.) Je suis contente que vous vous soyez amusées toutes les deux.

La mère de Fallon était devenue comme une deuxième mère pour moi au cours des dernières années, et elle sentait qu'il s'était passé *quelque chose* à la fête, j'en aurais mis ma main à couper. *Le radar des mamans*. Mes pommettes me brûlèrent soudain et je résistai à l'envie de baisser la tête.

Fallon se mordit la lèvre inférieure pour contenir un autre gloussement et se pencha à mon oreille.

— Appelle-moi demain. On ira à la rivière et tu me raconteras tout *dans les moindres détails*.

— Juste après le petit déj.

Pour mon père, le petit déjeuner du dimanche était sacré. Il nous préparait un véritable festin de pancakes ou de gaufres, voire de crêpes si l'envie le prenait. Les téléphones étaient bannis, ainsi que toute autre forme d'interruption. C'était un temps en famille.

Et c'était l'une des raisons pour lesquelles il nous avait fait déménager à Sparrow Falls. Mon père avait beau gérer les finances de nombreux magnats des affaires, il avait préféré nous éloigner de ce monde-là. Il nous avait donc fait venir ici. Finalement, je ne lui en voulais pas.

Fallon me prit dans ses bras et me serra fort.

— Tu vas pas pouvoir dormir !

Un autre gloussement jaillit de mes lèvres.

— Probablement pas.

Je détachai ma ceinture et descendis de voiture.

— Merci de m'avoir raccompagnée, madame Colson.

— Avec plaisir, Rhodes, répondit-elle tandis que la porte d'entrée de ma maison s'ouvrait.

— Merci, Nora ! lança ma mère depuis le seuil.

Mme Colson lui adressa un signe de la main et un sourire. Fallon et moi passions tellement de temps ensemble qu'elles avaient l'habitude de ce troc incessant d'enfants.

— Une séance de yoga demain après-midi, ça te tente ?

— Seulement si on s'arrête à la pâtisserie après, rétorqua maman.

Mme Colson rit de bon cœur.

— Tu as toujours d'excellentes idées.

J'atterris en sandales sur le gravier. La pleine lune baignait la maison d'une lueur bleutée. Ma mère était tombée amoureuse de son architecture victorienne lors d'une virée dans la région avec mon père. Évidemment, il avait trouvé le moyen de la lui offrir.

J'avais toujours été un peu gênée par sa structure, avec sa dépendance, le tout érigé sur un terrain d'environ huit hectares, le voisin le plus proche étant à peine visible de chez nous. Somme toute, elle était très différente des autres demeures de Sparrow Falls, où abondaient des constructions américaines traditionnelles de style Crafstman. Et en dehors de la ville, les ranchs s'étendaient à perte de vue.

Mais en remontant l'allée d'un pas presque sautillant, je fus bien forcée d'admettre que notre maison en jetait. On eût dit une construction tout droit sortie d'un conte de fées, avec ses tours et ses flèches. Et malgré son architecture d'une beauté intriquée, on s'y sentait bien. En partie grâce au jardin luxuriant que ma mère s'évertuait à entretenir. Mais c'était plus que ça, c'était l'amour que renfermaient ses murs qui la rendait si chaleureuse.

À l'instant où je parvins à sa portée, ma mère m'attira dans ses bras. Elle me câlina en me berçant d'avant en arrière.

— *Maman*, protestai-je d'une voix étouffée par sa poitrine.

— Laisse-moi profiter de cet instant, répliqua-t-elle. Mon bébé est allé à sa première soirée avec des garçons. Bientôt tu conduiras, tu boiras et tu quitteras la maison, et je n'aurai pas vu le temps passer.

Je grognais.

— J'ai treize ans, pas trente.

Maman renifla de manière théâtrale en me relâchant, puis elle passa le bras autour de mes épaules.

— En un battement de cils, tu les auras.

Je secouai la tête.

— On a encore un peu de temps. Détends-toi.

Ma mère partit d'un rire léger.

— Je vais essayer. Allez, viens. J'ai fait du chocolat chaud.

Peu importait la saison, le temps, qu'on dépasse les vingt, voire les vingt-cinq degrés, je ne disais jamais non au chocolat chaud de ma mère. Elle le préparait à partir d'une poudre de cacao à laquelle elle ajoutait du sucre et d'autres ingrédients secrets. Et puis, les températures avaient beau être élevées dans le désert du centre de l'Oregon, les nuits restaient froides.

— Des marshmallows ? demandai-je d'une voix pleine d'espoir.

Elle me décocha un sourire de connivence.

— Tu m'as prise pour une novice ?

— Certainement pas, dis-je d'un air complice.

Ensemble, nous franchîmes le seuil pour rejoindre la cuisine. De part et d'autre du couloir, des boiseries chargées servaient en quelque sorte de cadre au papier peint fantasque qui dépeignait des petites fées aux ailes scintillantes et autres paysages féeriques.

Lorsque mon père avait découvert ces motifs, choisis par ma mère, il avait tout simplement secoué la tête en souriant.

— Ma femme apporte sa magie partout où elle passe.

Dans la cuisine, l'odeur délicate du chocolat me chatouilla le nez, et maman me lâcha enfin. Je me glissai sur un tabouret devant le grand îlot central et enroulai les mains autour de mon mug *Alice au pays des merveilles* avec son anse en arabesque et sa forme farfelue.

Je fermai les yeux et pris une petite gorgée pour goûter. Un parfait équilibre de chocolat et de sucre se déposa sur ma langue.

— Trop bon, marmonnai-je.

En rouvrant les yeux, je m'aperçus que ma mère m'observait. Son regard parcourait mon visage lentement comme si elle creusait les couches une à une pour découvrir ce qui se cachait dessous. J'eus brusquement envie d'aller me réfugier dans ma chambre.

Elle se mit alors à battre des paupières, les yeux brillants. Une bouffée d'angoisse m'envahit.

— Maman ?

Elle agita la main devant son visage.

— Ce n'est rien. Je suis émotive. Ma petite fille grandit.

Le stress se volatilisa et mes lèvres se retroussèrent.

— Ce n'était qu'une fête.

— La *première*. (Elle plaça les mains autour de son mug, assorti au mien.) Il y a eu d'autres premières ce soir ?

Mes joues s'enflammèrent tandis que je plongeais les yeux dans mon chocolat chaud.

Maman posa sa main sur la mienne.

— Tu peux toujours te confier à moi, tu le sais. Je suis passée par là. Les premières soirées, les premiers coups de cœur, les premiers baisers…

Je me mordis la lèvre inférieure, et les mots jaillirent de ma bouche en se bousculant.

— Felix m'a embrassée. Je l'aime bien. Genre, *beaucoup*. Il est cool et il est craquant, et chaque fois qu'il est près de moi, j'ai le tournis et des palpitations, comme si j'étais dans un manège lancé à toute vitesse. Mais il n'a rien dit quand on est parties. Et s'il ne me kiffait pas plus que ça ? Et s'il avait trouvé que j'embrassais mal ? Et si… ?

Le rire léger de ma mère interrompit ma spirale d'inquiétude.

— Rho, dit-elle tendrement.

Mon regard se leva vers le sien.

Ses yeux noisette, ceux-là mêmes qu'elle m'avait transmis, me contemplaient.

— Il serait stupide de ne pas t'aimer.

Mes épaules se sont avachies.

— Tu es ma mère. Tu n'es pas objective.

— C'est vrai. Mais j'ai vu comment il te regarde quand je te récupère à l'école, je peux te le dire : il t'apprécie plus qu'un peu.

Une lueur d'espoir se raviva quelque part en moi.

— Tu crois ?

Maman esquissa un sourire.

— Oui. Cela dit, je ne sais pas trop quoi en penser. Treize ans, c'est un peu jeune pour avoir un petit copain.

— Y a plein de filles qui en ont un dans ma classe, protestai-je.

Ma mère poussa un soupir en pressant ma main.

— S'il te propose de sortir avec lui, ce sera seulement en groupe. Pas de tête-à-tête.

— Mamaaan, sérieux.

Elle me lança un regard tranchant. Inutile d'insister.

Je soupirai.

— OK. Il faut d'abord qu'il me le demande de toute façon.

Maman me lâcha la main.

— Il le fera. Accorde-lui un peu de temps.

J'aurais donné n'importe quoi pour avoir un peu de son assurance. Mais j'étais encore un paquet de nerfs et d'innombrables émotions sur lesquelles je ne savais pas encore mettre un nom. Je sirotai donc mon chocolat chaud tandis que maman me questionnait sur la soirée. Heureusement, elle n'aborda pas davantage le sujet Felix.

— Et Fallon ? Elle a des vues sur quelqu'un ? demanda-t-elle.

Je secouai la tête. Fallon avait beau être détendue et drôle avec moi, elle se fermait complètement dès lors que nous étions en groupe. Et tout ce qui faisait d'elle un être si unique et si merveilleux disparaissait derrière la carapace qu'elle s'était bâtie pour tenir les autres à l'écart.

— Pas vraiment.

Ma mère tapota des doigts sur l'îlot.

— Veille simplement à l'intégrer à tes sorties de groupe, même si elle ne veut fréquenter personne.

Je levai les yeux au ciel.

— Genre, je serais capable de sortir sans Fallon !

Maman rit de bon cœur en récupérant nos mugs pour les déposer dans l'évier.

— Comment ai-je pu oublier ce détail ?

Je me laissai glisser du tabouret et elle me serra de nouveau dans ses bras.

— Je t'aime à l'infini.

— Je t'aime infiniment fois l'infini.

Maman sourit, le visage enfoui dans ma chevelure châtain.

— L'infini au carré.

Je la serrai de plus belle.

— L'infini puissance infini.

Elle s'écarta avec un petit rire.

— Tu me bats. Cette fois.

Un sourire étira mes lèvres tandis qu'on gagnait l'escalier ; ma mère éteignit les lumières sur notre passage.

— Papa et Emilia dorment déjà ? demandai-je alors qu'on atteignait le palier du premier étage.

— Je crois qu'Emilia est encore debout, mais ton père dort depuis plusieurs heures.

La majorité des clients de mon père résidant encore sur la côte Est, il se levait et travaillait avant l'aube, mais il était toujours là pour nous accueillir, Emilia et moi, à notre retour de l'école.

Maman me tapota le nez.

— Mais il t'a laissé un nouveau livre sur ton lit.

Je souris d'une oreille à l'autre. Alors que notre manière de créer du lien, avec maman, était de jardiner chaque année, pour papa et moi, ça avait toujours été la lecture. Il trouvait toujours le moyen de m'entraîner dans de nouvelles aventures au fil des pages d'un bon bouquin. Nous venions de terminer *Un raccourci dans le temps*, et je savais qu'il cherchait déjà notre voyage fictif suivant. J'étais impatiente de découvrir sur quel titre il avait jeté son dévolu.

Maman s'arrêta devant la porte de ma chambre pour poser un baiser sur mon front.

— Des envies particulières pour le petit déj ? Je peux en toucher un mot au chef.

Je me mordillai la lèvre inférieure.

— Des crêpes ?

— Tu mets la barre très haut !

— C'est ce que je *préfère* !

Elle me serra une dernière fois contre elle.

— Je vais voir ce que je peux faire. Fais de beaux rêves.

— Toi aussi.

Lorsque je pénétrai dans ma chambre, une brusque fatigue s'abattit sur moi. À la vue de tous les vêtements dispersés un peu partout, je fis la moue. J'avais cherché la tenue idéale avec un peu trop de frénésie, avant de sortir, et j'avais laissé dans mon sillage un véritable chaos. Je rangerais le lendemain. Le cas échéant, mes habits avaient tendance à disparaître d'eux-mêmes – une manière pour ma mère de me punir de ne pas prendre soin de ma garde-robe.

Je me brossai les dents dans ma salle de bains attenante et enfilai mon pyjama tournesols. En regagnant ma chambre, je m'arrêtai net ; Emilia était assise sur mon lit, brandissant le haut que j'avais envisagé de porter pour la soirée.

— Je peux te l'emprunter ? demanda-t-elle d'une voix pleine d'espoir.

Ma petite sœur n'avait qu'un an de moins que moi, et elle cherchait toujours à me piquer mes affaires et à traîner avec mes amis. Je fronçai les sourcils.

— Pour quoi faire ?

Elle haussa les épaules.

— Je sais pas. Pour aller au Pop, peut-être.

Le Soda Pop était un snack prisé par les locaux, toutes générations confondues, en raison de ses incroyables burgers et de ses délicieux milk-shakes. Mais pour la plupart des gens du coin, c'était le Pop, tout court.

— C'est trop habillé pour le Pop, remarquai-je en me faufilant sous mes couvertures.

Emilia pinça les lèvres.

— C'est pas à *moi* de décider si c'est trop habillé ou pas ?

Une alarme retentit dans ma tête. Emilia était la plus bornée des gamines de douze ans, et j'étais trop crevée ce soir pour me chamailler avec elle.

— Prends-le, capitulai-je en tendant la main vers ma lampe de chevet pour l'éteindre.

Le clair de lune qui se déversait par les immenses fenêtres donnant sur mon balcon continuait d'illuminer la pièce. Et je m'aperçus qu'Emilia n'avait aucunement l'intention de s'en aller.

Je bougonnai.

— Qu'est-ce qu'il y a, Em ? Je suis fatiguée.

Elle ne répondit pas tout de suite.

— T'as un petit copain ?

Je me redressai comme un ressort.

— T'as épié ma conversation avec maman ?

Emilia crispa les mâchoires, affichant cet air défiant que je ne connaissais que trop bien.

— J'avais soif. J'avais envie d'un verre d'eau.

— Dans ce cas, tu aurais dû entrer dans la cuisine et t'en servir un comme quelqu'un de normal, au lieu de rester dans le couloir pour écouter aux portes.

Elle se leva d'un bond.

— J'écoutais pas aux portes ! Vous n'étiez pas très discrètes, maman et toi.

— On ne savait pas que tu étais dans les parages.

Un éclair passa sur le visage d'Emilia. Je l'avais blessée.

— C'est ça, ouais. De toute façon, je m'en fous complètement de ton stupide petit copain.

Elle lâcha le chemisier par terre et quitta ma chambre d'un pas raide en claquant la porte derrière elle.

Je me laissai retomber sur mon oreiller en grommelant. Fichues petites sœurs. Un sentiment coupable s'anima dans mon ventre, tels de petits

picotis me parcourant la chair. Je n'aurais pas dû la laisser partir contrariée. Mais punaise ! J'étais vraiment épuisée. Je rattraperais le coup le lendemain matin. Je lui apporterais le haut ainsi que mon gloss à lèvres qu'elle adore, et tout s'arrangerait. Mais pour l'heure, j'avais besoin de sommeil.

Quelque chose me chatouillait les narines, se faufilant à travers mes voies respiratoires pour me titiller le fond de la gorge. Une toux me saisit et je remuai les paupières. Je clignai des yeux dans l'obscurité. La lune n'était plus aussi éclatante, cachée par un épais voile nuageux. Mais malgré le peu de lumière, je sus immédiatement qu'un truc clochait.

C'est alors que je l'entendis. Le hurlement d'une alarme. Je fronçais les sourcils, prise d'une nouvelle quinte de toux. L'origine de l'odeur me frappa net.

De la fumée.

Je me redressai brusquement et voulus me lever, mais mes jambes se prirent dans les draps. Mon buste continua sur sa lancée, basculant dans le vide, et mes paumes s'écrasèrent sur le tapis au pied du lit. Tant bien que mal, j'extirpai le bas de mon corps du méli-mélo de couvertures et me mis debout.

Un autre accès de toux me prit et je m'accroupis, me remémorant les instructions du pompier venu nous rendre visite en classe de CM2. *Baissez-vous. Couvrez-vous la bouche si possible.*

Je m'emparai d'un vêtement – le haut qu'Emilia avait laissé par terre plus tôt dans la soirée. *Emilia*. Je pressai le morceau de tissu fin contre mon nez et ma bouche et rampai en direction de la porte.

La chambre d'Emilia se trouvait plus loin dans le couloir, près de celle de mes parents. Elle avait eu la trouille lors de notre emménagement, six ans plus tôt. La maison était si différente de notre appartement de

Manhattan. Durant le premier mois, elle avait eu le sommeil entrecoupé de cauchemars, et elle avait opté pour la chambre voisine de celle de nos parents et non pour celle située à côté de la mienne, comme prévu au départ.

En atteignant ma porte, je ralentis ; une nouvelle consigne me revint en mémoire. *Vérifiez la poignée*. Je tapotai doucement la poignée en laiton. Une vive chaleur me traversa alors la paume.

Une nouvelle vague de panique déferla en moi tandis que les larmes me piquaient les yeux. Je ne savais pas quoi faire. C'était la seule issue possible. Et ce n'était pas comme si j'avais un téléphone. Mes parents étaient résolument opposés au fait que j'aie ma propre ligne ou pire, un portable. Or à présent, j'étais prise au piège.

Je me mordis l'intérieur de la joue jusqu'au sang. Un goût métallique m'emplit la bouche, mais j'y prêtai à peine attention. Des volutes de fumée s'infiltraient dans ma chambre en passant sous la porte, s'ajoutant au nuage déjà présent. Je n'avais plus beaucoup de temps.

— Maman ! criai-je. Papa !

Pas de réponse.

Peut-être qu'ils avaient fui. Peut-être qu'ils avaient pu s'échapper, contrairement à moi. Pour le savoir, il fallait que j'ouvre ma porte.

Je mordis à nouveau ma joue, la douleur m'ancrant dans l'ici et le maintenant. J'enroulai le haut autour de ma main et tournai la poignée. À l'instant où la porte s'ouvrit, un mur de feu jaillit dans ma chambre.

Je titubai en arrière en étouffant un cri qui provoqua une autre quinte de toux. Les flammes bondissaient dans ma direction dans une danse qui aurait pu être belle, n'eût-elle été terrifiante. La fumée tourbillonnait dans ma chambre comme un monstre des cauchemars d'antan. La peur prit le dessus, et je reculai en trébuchant dans la pièce jusqu'à ce que mon dos bute contre le mur. Mes poumons se comprimèrent douloureusement. Sortir. Il fallait à tout prix que je sorte.

Je touchai le mur à tâtons. Les boiseries me guidèrent jusqu'à la fenêtre. J'avançai d'un pas maladroit jusqu'à ce que je tombe sur la poignée de la porte-fenêtre donnant sur mon balcon.

Je dus m'y prendre à trois fois pour parvenir à mes fins. Lorsqu'elle s'ouvrit enfin à la volée, une rafale d'air frais me fouetta le visage. Ce qui me fit tousser de plus belle. Je me hissai sur le rebord, le bois m'écorchant les genoux à travers le tissu fin de mon pyjama.

J'enroulai les doigts autour des piliers en bois soutenant la balustrade tandis que les flammes faisaient rage derrière moi. Sous l'effet de la vive chaleur qui s'en dégageait, j'eus l'impression que ma peau craquelait.

Mes yeux balayèrent les alentours à la recherche d'une issue, d'une aide. Il n'y avait rien. Je priai pour qu'un voisin ait aperçu le brasier au loin et ait appelé les secours, mais rien n'était moins sûr. C'était le milieu de la nuit.

Jetant un coup d'œil au sol, je tentai de jauger la hauteur. La chute ne me serait sûrement pas fatale, mais je risquais de me briser quelques os. Cependant, mieux valait ça plutôt que brûler vive.

Mon regard se posa sur ma droite et je remarquai une gouttière. Elle paraissait antique, comme le reste de la maison. Je me relevai avec toutes les peines du monde, m'en approchai et posai la main dessus. La surface était chaude, mais pas brûlante. Peut-être que je pourrais m'en servir pour glisser le long de la façade.

Une explosion assourdissante retentit à l'intérieur, manquant me projeter par-dessus le garde-corps.

Maintenant. Il fallait agir maintenant.

Je passai une jambe par-dessus la balustrade, sans m'autoriser à regarder en contrebas, puis la deuxième. Je rejoignis la gouttière en me déplaçant de côté et l'empoignai de toutes mes forces. Elle était fixée au mur par des crochets qui me fournirent un point d'appui.

Les yeux fermés, je transférai tout mon poids sur la gouttière. Le métal s'enfonça dans la plante de mes pieds nus, mais j'ignorai la douleur.

Je m'agrippai du mieux que je pus et me laissai glisser de quelques dizaines de centimètres jusqu'à ce que mes pieds trouvent un nouvel

appui. Des craquements et des grondements résonnèrent dans l'antre de la maison comme si le feu était une créature vivante qui respirait. Peut-être qu'il l'était.

À mesure que j'essayais de me faufiler le long de la gouttière, la chaleur augmentait, et une terreur s'épanouit dans mon ventre. Je m'étais rapprochée du sol, mais je n'étais pas encore assez bas pour sauter. Les larmes ruisselèrent sur mon visage. Je voulais mon papa. Il savait toujours quoi faire. Ensemble, nous évoquions un problème sous toutes ses coutures jusqu'à ce qu'on finisse par trouver une solution. Mais il n'était pas là. Et je refusais d'imaginer ce que cela impliquait.

Le feu parut se taire un instant – un silence terrifiant que j'aurais dû identifier comme annonciateur du pire. Un léger sifflement se fit entendre, puis rien d'autre que des flammes, partout.

Le feu me cernait et m'enveloppait de toutes parts. Si la douleur ne m'avait pas submergée, je me serais aperçue que je tombais. Puis, par chance, une obscurité bienheureuse m'aspira.

CHAPITRE 1

RHODES

JE ROULAIS SUR le gravier, brinquebalée sur le sentier cahoteux qui me secouait la colonne vertébrale. Je passai soudain sur un nid-de-poule particulièrement profond et j'ajoutai mentalement « reniveler l'allée » à la longue liste de travaux qu'il me restait à réaliser. Après tout, ce n'était qu'une tâche de plus. Une centaine m'attendait déjà.

Mes doigts commençaient à s'engourdir à force de se cramponner au volant, et je m'efforçai de détendre un peu mes mains. En les déplaçant, je remarquai les empreintes moites qu'elles avaient laissées sur la surface, et cette vision fit resurgir une colère bien enfouie.

Une émotion que j'accueillis à bras ouverts. Elle valait bien mieux que la peur et l'anxiété qui s'étaient déchaînées en moi au cours des semaines où je vidais ma petite maison de ville. Cette fois-ci, je n'abandonnerais pas en chemin.

Je décidai de transformer ces dernières centaines de mètres en jeu en évitant les trous au maximum, sur la voie défoncée. Je ne m'en tirais pas trop mal quand la route déboucha finalement sur une sorte de parking improvisé.

Je ralentis et m'arrêtai, sans pour autant me résoudre à lever les yeux. À la place, je me concentrai sur toutes les choses pour lesquelles j'étais reconnaissante. Le délicieux scone aux pépites de chocolat que j'avais

mangé au petit déjeuner. Le dégradé de rose sur le versant des montagnes, à l'aube. Le texto que j'avais reçu de Fallon pour me donner du courage. Le simple fait d'être en vie et de respirer.

Je me focalisai ensuite sur mon souffle. Inspire sur trois temps, expire sur trois temps. Cette technique me permettait de calmer ma respiration en la régulant, une équation mathématique qui m'empêchait de sombrer dans une attaque de panique aveuglante.

Inspire. Deux. Trois.

Je levai les yeux de quelques centimètres.

Expire. Deux. Trois.

Mon regard se posa sur un parterre de fleurs. À l'époque, le panaché de penstemons, d'iris et d'achillées formait un véritable arc-en-ciel de couleurs. Aujourd'hui, le massif était tout simplement… mort.

Comme ma mère. Mon père. Emilia. Et moi, dans un sens. Celle que j'avais été avait péri avec eux dans les flammes, à cause d'un maudit fil électrique vétuste dans une maison encore plus vétuste. Une demeure qui avait un jour débordé de vie et d'amour, mais qui, depuis près de quatorze ans, avait été abandonnée, à moitié calcinée.

À présent, j'étais enfin prête à y remédier. À lui redonner vie. Et peut-être que, ce faisant, je rassemblerais les pièces manquantes de celle que j'avais été, et qui était morte cette nuit-là. Peut-être.

J'ouvris la portière de mon SUV et glissai à terre. Mes boots atterrirent lourdement sur le gravier, et je me forçai à lever le regard, petit à petit. Voilà. Sa silhouette imposante se dressait devant moi.

J'eus soudain la bouche et la gorge sèches comme du papier de verre. Je tentai de déglutir, mais ma salive se colla à mon œsophage. Mes yeux me brûlèrent et je me forçai à compter.

Inspire. Deux. Trois.

Expire. Deux. Trois.

J'avais réussi à rester plus longtemps que la fois d'avant. Il y avait déjà du progrès. Lors de ma tentative précédente, au bout de trente secondes,

une attaque de panique m'avait saisie – une crise si violente que j'avais mis plusieurs jours à m'en remettre.

Mais c'était il y a plus d'un an. Beaucoup de choses avaient changé en un an. J'étais plus courageuse. Plus forte.

J'avais déjà connu l'enfer. J'étais plus que capable de revendiquer le lieu qui avait abrité mes souvenirs les plus heureux. *Non*. Le lieu qui abritait toujours ces souvenirs. Il fallait juste que je les exhume des décombres.

Je continuai à compter régulièrement dans un coin de ma tête, un, deux, trois, pour repousser l'effroi, et j'observai alors le bâtiment face à moi. La demeure historique victorienne paraissait tout à fait normale d'un côté. De l'autre, elle n'était que ruines et gravats.

Le feu avait démarré dans la partie sud-est de la maison, quelque part entre la chambre de mes parents et celle d'Emilia. Ils n'avaient eu aucune chance de s'en sortir. Mais la fumée les avait épargnés, dans un sens, leur faisant perdre connaissance bien avant que le feu ne les atteigne. Je glissai la main sous mon tee-shirt usé, mes doigts s'égarant sur mon flanc où la peau était encore froncée. C'était la seule preuve qu'il me restait de ce cauchemar. La preuve de tout ce que j'avais traversé.

Le feu. La chute. Le mois d'hospitalisation, où Fallon avait été mon seul véritable réconfort. Par miracle, un voisin s'était levé en pleine nuit et était sorti pour faire uriner son chiot ; il avait alors aperçu les flammes au loin. Il était arrivé avant les secours, mais les pompiers avaient suivi de près, éteignant le brasier et sauvant les deux tiers de la maison encore debout.

Je ne me rappelais rien de tout ça. J'avais été comateuse, inconsciente de tout ce qui se passait autour de moi. Mais cet état n'avait duré que peu de temps. Malgré les antalgiques puissants qu'on m'administrait en unité de soins intensifs, j'endurai des souffrances atroces pendant des semaines. Et les douleurs physiques n'étaient que la partie émergée de l'iceberg.

Ma tante avait accouru à mon chevet, évidemment, mais lorsqu'elle avait appris qu'elle n'aurait pas accès au fidéicommis que mes parents

m'avaient laissé, elle n'eut soudain ni l'énergie ni les moyens de s'occuper d'une gamine de treize ans. Or, il n'y avait personne d'autre. Ce fut donc dans une chambre d'hôpital aseptisée qu'une assistante sociale m'annonça que j'étais devenue pupille de la nation.

Les larmes n'avaient pas coulé, la torpeur reprenant le dessus. D'une certaine manière, je me raccrochai aux douleurs atroces qui m'assaillaient pendant les heures de rééducation, pour empêcher le chagrin de m'engloutir tout entière.

Cet engourdissement m'avait aidée quand je n'avais aucune idée de l'endroit où j'allais atterrir. Quand j'avais entendu les gens chuchoter dans mon dos, évoquant ma chair calcinée et ma famille défunte.

Et pile au moment où je pensais être au bord du craquage, un miracle s'était produit.

Sous la forme d'une petite femme d'un mètre cinquante-huit au caractère bien trempé : Nora Colson, la mère de Fallon. Une femme qui avait perdu son mari et son fils des années plus tôt et ouvert son foyer aux enfants dans le besoin. J'avais entendu maman dire que Nora ne prenait que les cas difficiles, ceux dont personne ne voulait, les enfants qui représentaient trop de travail pour les familles d'accueil et les assistants sociaux déjà sous pression.

Nora Colson avait demandé que je sois placée chez elle, et l'État avait accédé à sa requête. Car Nora avait beau être un petit bout de femme, elle possédait un feu intérieur qui suscitait le respect. J'étais donc allée vivre chez elle, avec Fallon et le reste de leur famille recomposée. Je faisais partie des chanceux. J'étais même la plus chanceuse de tous.

Le crissement de pneus sur le gravier me sortit de mes souvenirs, je détournai les yeux de la maison qui avait autrefois été la mienne. Un énorme SUV familier surgit dans l'allée sans prendre la peine d'éviter les nids-de-poule.

Un sourire irrépressible m'étira les lèvres. L'un de mes frères allait bientôt devoir déposer son véhicule au garage, c'était sûr. Je pariais sur

Shep ou Trace. Shepard veillait toujours au bien-être de toute la famille. C'était son rôle de prendre soin de nous. Cela dit, Trace s'assurait de notre sécurité à tous, et ce, depuis que l'État m'avait placée chez Nora. C'était logique qu'il finisse shérif du comté.

La portière du SUV claqua, et Nora se dirigea vers moi d'un pas vif, ses cheveux grisonnants voletant dans son sillage.

— Je t'avais dit de m'attendre, mais quand je suis arrivée chez toi tu étais déjà partie.

Je me sentis coupable en observant son visage creusé par l'inquiétude. Je lui pris la main et la pressai d'un geste rassurant.

— Je dois voler de mes propres ailes.

Les yeux verts de Nora sondèrent mon expression. Ce regard me parut douloureusement familier, un regard qu'elle avait porté sur moi un nombre incalculable de fois. Ma mère en avait fait un art, elle aussi.

— Il n'y a rien qui presse, dit-elle avec prudence.

Je fis la grimace.

— Eh bien, un nouveau locataire emménage dans ma maison de ville lundi, et Shep est censé commencer les travaux de rénovation demain, donc je pense qu'il y a urgence.

— Tu peux te réinstaller avec Lolli et moi, répondit Nora du tac au tac. Nous avons largement assez de place pour t'accueillir.

J'esquissai un sourire. Nora et sa mère avaient de la place, pour sûr. La maison où j'avais passé mon adolescence était si grande qu'il aurait fallu une boussole pour s'y orienter. Une maison à l'échelle du terrain sur lequel elle avait été bâtie, des centaines d'hectares à perte de vue.

— Je suis un peu vieille pour retourner vivre à la maison, marmonnai-je.

Elle me serra dans ses bras.

— On n'est jamais trop vieux pour ça. Jamais.

La douleur s'intensifia, un mélange de joie et de tristesse, de plaisir et de chagrin.

— Je t'aime, murmurai-je.

— Plus qu'il y a d'étoiles dans le ciel, me répondit-elle à mi-voix.

— Ça suffit les scènes à la guimauve, intervint une voix de fumeuse très rauque. (On aurait dit qu'elle fumait huit paquets par jour, le tout accompagné d'une bonne rasade de whisky.) J'ai besoin de votre aide pour accrocher mon cadeau dans la dépendance.

Nora s'écarta de moi, et on se retourna toutes les deux face à la vieille dame. Lolli était plantée dans mon allée, vêtue d'une robe longue légère et décorée d'une tonne de colliers et de bracelets ; sa chevelure grise était nouée en un chignon indiscipliné. Elle brandissait un objet qui étincelait au soleil – une toile couverte de centaines de pierres scintillantes.

— Maman…, entonna Nora.

— Pourquoi pas dans l'entrée, l'interrompit Lolli, en tapotant des doigts sur ses lèvres. Non, au-dessus de son lit. Qu'en dis-tu, Rho ?

Je contemplai longuement le résultat du dernier hobby en date de Lolli, la broderie diamant. De prime abord, on aurait dit une sorte de fleur exotique. Mais je la connaissais mieux que ça. Je plissai les yeux et examinai l'ouvrage de plus près.

À ma droite, Nora poussa un petit cri outré.

— Maman, ne me dis pas que c'est un pénis.

Le sexe et les testicules m'apparurent soudain et j'étranglai un éclat de rire. Lolli ne se contentait pas de s'essayer à la broderie diamant. Elle avait besoin de donner libre cours à son imagination, quitte à créer des œuvres complètement inappropriées.

Elle arqua un sourcil.

— Il ne faut pas avoir honte du corps humain. Nos formes inspirent les plus grands chefs-d'œuvre.

Je serrai les lèvres pour ne pas exploser de rire.

— C'est sans doute vrai, mais Rho ne peut pas suspendre ça *chez elle*. Pas à la vue de tous, la sermonna Nora.

Lolli bomba le torse et haussa le menton.

— Tu tiendrais ce genre de discours au Met ? Au Louvre ?

Nora étrécit les yeux.

— Sans vouloir te contrarier, maman, tu n'as rien d'un Michel-Ange de la broderie diamant.

Je décidai d'intervenir, craignant que les deux femmes ne s'enlisent dans un débat inextricable. M'approchant de Lolli, je lui pris la toile des mains.

— J'adore ma fleur en forme de queue. Je l'accrocherai avec fierté !

Nora lâcha un cri horrifié ; Lolli était au comble de la joie.

— Je t'ai déjà dit que tu étais ma préférée ?

Je ricanai. Lolli changeait quotidiennement de favori, ce qui était source de compétition constante au sein du méli-mélo de frères et sœurs que nous formions.

— Tu as dit que c'était Cope aujourd'hui. Il t'a envoyé des places au premier rang pour son prochain match.

Lolli se tapota à nouveau les lèvres du bout des doigts.

— C'est vrai. Je suppose qu'il l'emporte en effet. Ça me fait quelque chose de regarder ces armoires à glace se bousculer.

Nora leva les mains en l'air.

— Je capitule.

Un rire léger m'échappa, et ça me fit un bien fou ! Cela me permit de relâcher toute l'angoisse qui bouillonnait en moi depuis des semaines. J'étais capable d'aller jusqu'au bout ; j'en avais tant bavé que je n'en appréciais que davantage les bonnes choses de la vie. Or, de bonnes choses, il y en avait beaucoup.

J'enroulai un bras autour de Nora.

— Laissons Lolli faire comme bon lui semble, ça vaut mieux.

— Tu l'as dit, bouffi ! répliqua Lolli avec un hochement de tête, faisant cliqueter sa collection de colliers.

Nora se contenta d'opiner du chef en posant le regard sur la dépendance, à droite du bâtiment principal en ruine.

— Les déménageurs sont déjà partis ?

Je fis signe que oui.

— Shep leur a ouvert la porte ce matin ; il attendait une livraison de bois de construction. D'après lui, ça ne leur a pas pris plus d'une heure.

Cette fois, ce fut à mon tour de recevoir une leçon de Nora.

— Il faut que tu te poses. Que tu fasses ton nid.

Je résistai à l'envie de me tortiller, voire de détaler. Nora avait toujours insisté pour que j'aménage mon logement, que j'en fasse un endroit plus cosy, pour m'y sentir vraiment chez moi. Mais je voyais ça comme une perte de temps. Ce n'était qu'une location. À quoi bon dépenser tout cet argent pour l'améliorer ?

Non que l'argent fût un problème. Mes parents nous avaient légué, à Emilia et moi, toute leur fortune, jusqu'au dernier centime, via un fidéicommis. Comme elle avait péri elle aussi dans l'incendie, tout m'était revenu. Mais c'était la première fois que je touchais à cet argent. Rien que d'y penser, j'en avais le tournis. Cela me donnait l'impression de tirer profit de la mort de ma famille.

— Rho, murmura Nora.

Son visage se précisa devant moi, les pattes-d'oie délicates au coin de ses yeux et les rides autour de sa bouche reflétant ses sourires fréquents et naturels. Les iris verts emplis de gentillesse.

— Ils voudraient que tu sois heureuse.

Ma gorge se noua tandis que je tentais de retenir un sanglot.

— Je sais. Mais parfois, j'ai l'impression que le fait d'être heureuse serait la pire des trahisons.

Nora me prit dans ses bras et me serra fort, froissant entre nous la toile obscène de Lolli.

— Jamais. Ton bonheur honore leur mémoire. Parce qu'ils t'ont appris à profiter de chaque jour qui passe et à y trouver de la joie.

J'inspirai à fond et expirai lentement. Nora me relâcha, et j'inclinai le visage vers le soleil. Je laissai ses rayons me caresser et me remémorai un jour comme celui-ci, où Emilia et moi dansions dans l'eau du tourniquet. Je me revis plonger les mains dans la terre avec ma mère pour y planter de nouvelles fleurs. Je me rappelai mon père nous pourchassant Em et moi avec un pistolet à eau. Ce lieu renfermait tant de moments heureux. Tant de souvenirs dont je devais me réjouir.

Une main calleuse prit mon visage en coupe, et je me perdis de nouveau dans les yeux verts de Nora. Ils brillaient de fierté et d'une émotion plus profonde.

— La voilà.

Je lui pris la main et la serrai fort.

— Viens. Allons accrocher ma fleur-phallus dans le cottage.

CHAPITRE 2

ANSON

JE JETAI QUELQUES BOUTEILLES de Javel et une dizaine de masques N95 sur le comptoir de la quincaillerie. Le bruit attira l'attention de la jeune employée, qui leva la tête, agitant sa crinière blonde. Son regard passa des articles à moi. Elle m'adressa un sourire de connivence en faisant claquer son chewing-gum.

— On nettoie une scène de crime ?

Je ne ris pas. Ne répondis rien du tout. Quelques années plus tôt, j'aurais plaisanté avec elle, l'aurais séduite. Pas maintenant. C'était une perte de temps et d'énergie, que je n'avais pas en réserve.

Ses joues s'empourprèrent et elle baissa la tête pour pianoter sur les touches de sa caisse.

J'étais un connard.

Mais mieux valait être un connard que s'attacher. À quiconque ou à quoi que ce soit. L'attachement n'apportait que des souffrances.

— Ça fera cinquante-deux dollars soixante-quinze cents, dit-elle dans un quasi-murmure.

— Mettez ça sur la note de Colson Construction.

Je fourrai moi-même mes achats dans un sac plastique. C'était la moindre des choses. J'eus beau essayer de me concentrer sur ma tâche, je notai les yeux légèrement écarquillés de l'employée. De surprise et de curiosité.

Colson Construction jouissait d'une réputation bien établie dans la région. L'entreprise était connue pour le sérieux de son boulot et ses tarifs raisonnables. Mais c'était surtout le patron, Shepard Colson, qui avait la cote. Shep était un enfant du pays que tout le monde adorait.

En raison de mon passé, mon cerveau était formaté, et je ne pouvais m'empêcher d'analyser les raisons derrière son attitude de *golden boy*. Pourquoi Shep était-il si résolu à se plier en quatre pour tout le monde ? À la jouer prince charmant sur son cheval blanc volant au secours de tous ? J'étais à peu près certain que c'était lié à son enfance.

Savoir qu'on vous avait abandonné devant une caserne de pompiers à l'âge d'un mois à peine, ça laissait des séquelles. Il y avait de quoi être perturbé. Et vouloir prouver sa valeur. Valeur que Shep avait largement démontrée.

Je saisis les sacs sur le comptoir et chassai de mon esprit ce besoin de tout analyser et de tout creuser. Ma carrière de profiler était derrière moi depuis longtemps. Je n'avais pas eu le choix. C'était la seule manière pour moi de ne pas sombrer dans la démence.

— Merci, marmonnai-je en me dirigeant vers la porte.

Dans le parking, mon portable se mit à vibrer. Je sortis l'appareil de ma poche et jetai un coup d'œil à l'écran, la boule au ventre. Sachant que cinq personnes à tout casser possédaient mon numéro, les possibilités étaient quand même limitées. Pourtant, une onde de soulagement me traversa en voyant le nom de Shep.

— Ouaip ?

Le ricanement spontané de mon ami résonna à l'autre bout de la ligne.

— T'es au courant que c'est pas une manière de saluer les gens, hein ?

— Qu'est-ce que tu me veux, trou de balle ? grommelai-je.

C'était vraiment abusé de ma part de m'en prendre à Shep. Après tout, il avait sauvé ma peau. M'avait donné un endroit où me poser quand tout était parti en fumée. Un boulot. Une raison d'être qui m'avait empêché de me noyer dans une bouteille, voire pire.

J'avais eu l'occasion de bosser sur quelques chantiers à l'université, donc je connaissais les rudiments du métier. Travailler avec mes mains, construire quelque chose au lieu de tout détruire, c'était très différent de l'activité que j'avais exercée au sein du Bureau. Ç'avait été salvateur pour moi. Et tout ça, c'était grâce à mon vieux pote de fac.

— Pourquoi t'es si ronchon ? me rabroua Shep. T'es en hypoglycémie ? T'as besoin de manger un truc ?

Je maugréai.

— J'ai dû faire les courses pour toi.

Il souffla.

— Désolé de t'avoir forcé à parler à des gens, mais j'avais rendez-vous avec un client pour une mise au point, et je t'assure que t'aurais pas aimé être à ma place.

À l'aide de mon bip, je déverrouillai mon camion, ouvris la portière arrière et jetai les sacs à l'intérieur.

— De quoi t'as besoin ?

Ce n'était peut-être rien. Shep avait pour habitude de prendre des nouvelles des siens, histoire d'être sûr que tout allait bien. Mais en général, il ne le faisait pas en pleine journée, pendant les heures de travail. Il était plutôt du genre à passer prendre une bière et en profiter pour fureter.

— Tu peux me retrouver à la maison de Rho ? Je voudrais passer en revue nos plans de rénovation avant qu'on débute le chantier demain.

— OK. Maintenant ?

— Si ça te va.

Je consultai ma montre. On n'était qu'à la mi-journée, et j'étais très curieux de découvrir les lieux depuis qu'il m'en avait parlé. En bossant aux côtés de Shep et de son équipe, je m'étais découvert un don pour rénover les bâtiments endommagés par les flammes. Don que j'avais exploité en poussant les recherches sur le sujet. J'en étais venu à prendre la tête des opérations sur ce genre de projets de restauration.

Un taf approprié. Une manière tordue pour moi d'expier mes fautes. Sauf que ça ne suffirait jamais à me racheter.

— J'arrive, dis-je en grimpant au volant.

— Je ne suis pas tout près, mais n'hésite pas à jeter un coup d'œil en attendant. Je crois qu'il y a personne sur place. Rho devait finir de déménager son ancien logement.

Je n'avais jamais posé les yeux sur la sœur de Shep, bien qu'il ait tout fait pour. J'avais beau refuser à chaque fois, il m'invitait sans relâche aux réunions de famille. Et c'était bel et bien ainsi qu'il considérait cette tribu disparate. Comme sa famille. Qu'ils partagent ou non le même sang. Que certains aient rejoint la nichée en chemin, tout ça lui importait peu. C'étaient les siens, et un lien indéfectible les unissait. Ils étaient tout pour Shep.

Ces considérations – les attaches familiales, la fratrie – me firent soudain vriller. Mes poumons se comprimèrent et mon souffle s'accéléra. Chaque inspiration devint douloureuse.

Je refoulai tout au plus profond de moi pour ne plus y songer. Car si je m'y risquais, les ténèbres m'engloutiraient tout entier.

— Anson ?

La voix de Shep interrompit mes ruminations.

— Désolé, tu disais ?

Il se tut un instant, et ce bref silence m'indiqua qu'il se faisait du mouron pour moi.

— Je t'ai demandé si tu voulais venir dîner après. Ma mère fait des lasagnes.

À quand remontait mon dernier repas maison ? Je ne m'en souvenais même pas. Aucune chance que je cuisine moi-même.

— Ça ira.

— Tu en es sûr ? insista Shep.

Bon sang.

— Ça va. J'ai pas envie de venir dîner avec ta famille, c'est tout.

Ça faisait deux ans que je bossais pour Shep, et j'avais réussi à m'en tirer à bon compte. Une brève rencontre avec sa mère et sa grand-mère

et une poignée d'échanges rapides avec son frère aîné, Trace. Le shérif avait cette fâcheuse tendance à me jauger du regard comme s'il se doutait que je cachais un lourd secret, ce qui ne manquait jamais de mettre mes sens en alerte.

Mais Shep avait tenu parole. Il n'avait pas soufflé mot de mon passé ni de ma précédente activité à âme qui vive. Quand on le questionnait à mon sujet, il répondait tout simplement que j'étais un ancien camarade de fac qui avait besoin d'un boulot. Un ours mal léché un peu misanthrope, aussi ne fallait-il pas prendre personnellement mon côté taciturne. Et ça marchait ; on me fichait la paix. Même si je me sentais terriblement seul par moments.

— Un de ces jours, Lolli va te faire venir de force, elle te laissera pas le choix, marmonna Shep.

J'esquissai un sourire à l'évocation de sa grand-mère. Quelques secondes en sa présence m'avaient suffi pour savoir que j'allais l'adorer.

— J'ai pas trop envie de me retrouver à poser comme modèle pour une de ses *œuvres d'art*.

Shep s'étrangla de rire.

— Pitié, ne m'en parle pas. Elle a essayé de m'en refiler une il n'y a pas longtemps. Un prince elfe torse nu avec sa princesse.

Je réprimai un ricanement.

— Elle est accrochée chez toi à l'heure qu'il est, hein ?

— Dans mon bureau, grommela-t-il. Derrière la porte, pour ne pas la voir.

Je m'engageai sur Cascade Avenue, la principale artère de la ville, avec un grand sourire aux lèvres.

— Tu es un bon petit-fils.

— Ouais, ouais. À toute.

— Ça marche.

Je raccrochai. Que je ne dise jamais ni bonjour ni au revoir irritait Shep, mais il s'y était habitué au cours des deux dernières années.

Je ralentis et m'arrêtai au feu, un des trois du centre-ville. D'après Shep, la ville avait protesté au moment de leur installation. La moitié des habitants jugeait que c'était nécessaire à leur sécurité, l'autre affirmait que ce genre de dispositifs risquait de dénaturer Sparrow Falls.

Difficile de briser le charme d'un lieu pareil. Il s'en dégageait une telle simplicité. Une telle paix. C'était le premier endroit où j'avais le sentiment de pouvoir respirer depuis que j'avais perdu Greta.

Il suffisait que je pense à son nom pour que ma gorge et mes tripes me brûlent, le visage de ma sœur se ravivant dans ma tête. C'étaient rarement des souvenirs d'elle adulte. Presque toujours des images de nous encore gamins. Je nous revoyais courir à fond dans le jardin au moment de passer à table. Grimper dans notre cabane dans l'arbre pour ne pas aller au lit en été.

Un klaxon retentit derrière moi, m'arrachant brutalement à ces pensées cruelles. J'avais longtemps ignoré que le bonheur pouvait être douloureux. Pourtant c'est la vérité. Le bonheur était la plus grande des tortures, car il pouvait nous être enlevé en un éclair – et c'était pire encore que de ne l'avoir jamais connu.

Je passai mon pied du frein à l'accélérateur tandis que, derrière moi, une femme grisonnante au volant d'une berline me lançait un regard noir à travers le pare-brise. Je ne pus m'empêcher d'établir son profil en une série de trois brefs instantanés. Un vieux véhicule polluant, mais impeccable. Un autocollant qui disait *Jésus notre Sauveur*. Un siège enfant à l'arrière.

Il s'agissait d'une personne fière, voire un peu rigoureuse. Elle suivait les règles tout en faisant ce qui est juste, en se souciant de son prochain. Elle s'occupait d'un jeune enfant, et elle faisait son possible pour mener la meilleure des vies possibles. Mais elle pensait que les autres devaient vivre selon ses règles à elle et n'appréciait pas qu'il en soit autrement. D'où le coup de klaxon.

Je me forçai à détacher les yeux de cette femme pour les poser sur les boutiques qui longeaient la rue. La plupart étaient en brique ancienne,

ce qui donnait tout son charme au centre-ville, un charme pittoresque qui n'existait pas dans les banlieues de DC. Ici, chaque bâtiment avait une histoire, or ce détail résonnait en moi.

Je dépassai le *diner*, une boulangerie, et une librairie. Il y avait également des boutiques pour les touristes, des cafés, et un salon de thé sur le trottoir d'en face. Des galeries çà et là. Pourtant, je comptais sur les doigts de la main le nombre de fois où j'avais mis le pied dans n'importe laquelle de ces boutiques, mis à part la petite épicerie.

Plus on s'aventurait en ville, plus on se mêlait au tissu communautaire, et plus les gens s'arrogeaient le droit de vous parler. De poser des questions. Ce que je voulais éviter à tout prix.

En moins de dix minutes, je parvins à l'embranchement qui menait à la demeure victorienne. En m'engageant sur le sentier de gravier, sur la droite, je fus frappé par la beauté et la puissance du paysage.

Une chaîne de quatre montagnes se dressait à l'est, leurs sommets dentelés enneigés. À l'ouest, une succession de falaises époustouflantes. Le gris-bleu des montagnes faisait ressortir le doré des falaises. La sœur de Shep s'était dégoté une sacrée vue, même si pour cela elle avait acheté une maison à moitié brûlée.

Lorsque le bâtiment apparut au bout de l'allée, je ralentis, lâchant un petit sifflement. La somptueuse demeure était en partie détruite. Les murs s'étaient affaissés, et des poutres calcinées ressortaient du toit en partie couvert d'une bâche. Certains entrepreneurs envisageraient de tout raser et de bâtir une nouvelle maison à la place.

Mais Shep avait été très clair sur ce point : ce n'était pas une option. Sa sœur voulait la restaurer, et non la reconstruire. Une décision qui allait lui coûter beaucoup plus cher, évidemment.

Mon sixième sens s'anima, et l'arrière de mon crâne se mit à picoter tandis que je me questionnais sur les raisons de ce choix.

CHAPITRE 3

RHODES

JE RECULAI DE QUELQUES PAS, m'appuyant contre le petit îlot de cuisine dans la dépendance qui avait par chance échappé aux ravages de l'incendie, pour admirer l'œuvre suspendue au-dessus de la cheminée du séjour. J'éclatai de rire. La fleur-phallus s'exhibait dans toute sa gloire.

Ce n'était pas par hasard si Lolli me l'avait apportée aujourd'hui. Elle se doutait que j'avais besoin de me dérider et tenait à me rappeler que je n'étais pas seule.

Au fil des ans, j'avais dû apprendre à concilier les deux – la famille que j'avais perdue et celle que j'avais trouvée –, et à apprécier le temps que je passais avec la seconde à sa juste valeur. Aujourd'hui, Lolli figurait tout en haut de ma liste de gratitude.

Comme pour ponctuer cette pensée, mon téléphone émit un bip sonore. Je fis glisser l'écran vers le haut et vis apparaître l'intitulé d'un groupe de discussion ainsi qu'une icône. Le nom changeait constamment, Cope et Kyler cherchant en général à se surpasser l'un l'autre ou à emmerder notre frère aîné le shérif. Cope et Kyler faisaient les quatre cents coups depuis que ce dernier était venu vivre sous le même toit que nous, à l'âge de seize ans.

Aujourd'hui, le nom du groupe de discussion était *Ne Dites Rien à Maman*. Je ricanai en déroulant le fil de la conversation.

COPE : Contente de ta nouvelle piaule ? Prête pour une cuite ?

Je tapais à la vitesse de l'éclair.

MOI : Comme la fois où tu as sifflé un schnaps à la pêche et que tu as pué l'alcool pendant cinq jours d'affilée ?

COPE : Ne me parle pas de pêche. Je suis encore traumatisé.

KYE : C'est moi qui suis traumatisé. Tu avais gerbé dans mon placard. Après, quand une fille est venue me demander de lui tatouer une pêche sur ses fesses, j'ai bien failli vomir.

Un nouveau message apparut à l'écran. *Arden a remplacé le nom du groupe* Ne Dites Rien à Maman *par* Notifications Incessantes.

COPE : T'es dure, A.

Notre plus jeune sœur, qui avait rejoint la tribu à l'âge de douze ans, appréciait la solitude et n'aimait pas qu'on la dérange. Surtout quand elle bossait sur une nouvelle œuvre – ce qui était presque toujours le cas.

MOI : Mets le groupe en sourdine. C'est ce que je fais quand Cope est en manque d'attention. Comme si ses millions de fans ne lui suffisaient pas.

ARDEN : Pas bête. J'aurais dû faire ça depuis des années.

COPE : On peut divorcer de ses frères et sœurs ? C'est quoi les conséquences légales ?

MOI : Ça veut seulement dire que tu n'auras pas droit à ta part de gâteau au beurre de cacahuètes la prochaine fois que tu passes à la maison.

COPE : C'est carrément sadique, Rho.

Je partis d'un rire léger, fière d'avoir remporté la bataille. Puis je glissai mon portable dans ma poche arrière et parcourus la petite pièce du regard. C'était catastrophique. Même si je ne possédais pas beaucoup d'effets personnels, j'avais tout de même des affaires. Or ces affaires se trouvaient actuellement dans un fatras de cartons à moitié déballés dispersés à travers mon séjour.

J'avais sorti les indispensables. Ma machine à café. Une poêle, une casserole, plusieurs assiettes, et une poignée de couverts. Une fille se devait de manger, après tout. Et mieux valait éviter de me croiser, le matin, quand j'étais en manque de caféine.

Mais le plus important à mes yeux, c'était ma collection de livres – des exemplaires abîmés. Une sélection de romans qui représentaient des voyages que j'avais faits avec mon père. *Pas raccord*, *Hunger Games*, *Outsiders*, et bien sûr, *Un raccourci dans le temps*. Comme aimantée, je m'en approchai et je passai les doigts sur les dos craquelés où figuraient les titres, feuilletant leurs pages jaunies.

La bibliothèque avait subi quelques dégâts, mais les couvertures et les tranches étaient surtout tachées par la fumée et la suie. Au fil du temps, ces marques avaient disparu, tant j'avais lu et relu tous les exemplaires.

Seule la dernière section de chaque livre portait encore les traces noires laissées par le feu. Parce que j'avais beau revisiter chacun d'entre eux, je ne pouvais me résoudre à les parcourir en entier. Aucun d'entre eux. La fin avait quelque chose de trop douloureux, de trop définitif, même lorsque l'histoire se terminait bien.

Je laissai retomber ma main tout en balayant du regard le reste de la pièce. Tant de cartons… Mais ils pourraient attendre.

Parce que j'avais hâte d'examiner de plus près la vieille demeure. Une fois la première vague de souvenirs passée, je m'étais aperçue qu'elle m'avait manqué – sa silhouette complexe et son toit pentu. La sensation d'être ici chez moi plus que nulle part ailleurs, y compris à Colson Ranch.

Je laissai les livres derrière moi et sortis. Un premier coup d'œil sur le revêtement calciné de la façade, et mon souffle se suspendit un temps,